

Milena Agus

Comme
une funambule

traduit de l'italien par Dominique Vittoz



Liana Levi

© 2007, Nottetempo

© 2007, Liana Levi, pour la traduction française.

Cette communication pour le colloque sur les nouvelles tendances littéraires en Sardaigne (Francfort, 4-5 mai 2007) sera publiée en Allemand par l'association Deutsch-italianischen Vereinigung Frankfurt.

On m'interroge souvent sur mon « expérience de jeune écrivain ». Il me faut dissiper tout de suite un malentendu : je ne suis pas jeune et je ne suis pas écrivain.

Mais j'ai besoin d'écrire et je n'arrive pas à regarder le monde différemment de quand j'étais réellement jeune.

À mon avis, il y a les vrais écrivains et ceux qui écrivent, et le qualificatif d'écrivain, ça se mérite. Tout comme nous ne dirions jamais de quelqu'un qu'il est cuisinier uniquement parce qu'il nous a préparé deux ou trois bons petits plats, de la même façon, pour être écrivain, deux ou trois livres ne suffisent pas. C'est pour cela que je me sens « quelqu'un qui écrit », que

le terme « écrivain » me fait peur et que, pour le moment, je le refuse.

Mais l'idée de le devenir était un rêve, depuis l'enfance. Je rêvais carrément de devenir un « grand écrivain ». Mais ce qui me plaisait, c'était l'idée d'étonner. Je me serais tout aussi bien satisfaite d'entonner soudain un air d'opéra d'une voix de soprano, ou de parler des langues étrangères, ou de jouer au violon les danses hongroises de Brahms, ou de devenir un bon skipper. Bref, il m'aurait suffi de faire comprendre qu'on se trompait sur mon compte quand on s'entêtait à dresser la liste de ce que je ne savais pas faire. Car je ne savais pratiquement rien faire, souffrant d'« insuffisance motrice » depuis mon enfance. Et maintenant encore, quoi que je fasse, j'ai l'impression d'être totalement inadaptée. Je suis professeur de lettres et d'histoire dans un lycée et souvent, je rentre chez moi triste, avec la sensation de ne pas avoir fait un bon cours, de ne pas avoir obtenu de résultats et de ne pas avoir été utile à mes élèves ; et je me méprise pour tout cela.

Mais quand j'écris, en revanche, je ne me complique pas l'existence. Je le fais pour le

plaisir. D'ailleurs, j'écris en secret, avec le remords de voler du temps à la réalité. Si je sens un fourmillement au cerveau et que je dois écrire, et qu'on m'invite à sortir, je me garde bien de dire la vérité, j'avance toute une série d'excuses : pile de linge à repasser, copies à corriger et autres raisons du même tonneau.

J'ai découvert que l'écriture, contrairement à la musique, aux langues, au sport et aux autres matières apprises au lycée, rachète le réel, et d'une façon toute particulière. Prenez quelqu'un que personne n'aime, dans la réalité : si vous le transformez en personnage, vous pouvez le faire aimer beaucoup. J'ai écrit sur des gens qui n'avaient ni chance ni amour dans leur vie en espérant qu'ils en trouvent au moins auprès de mes lecteurs. Dans le monde merveilleux de l'imagination. Mais il ne s'agit pas seulement d'imagination. Ce que je raconte est en partie vrai et en partie inventé. Les deux se mélangent si bien que je ne me rappelle plus ce que j'ai inventé et ce qui est réel ; et il m'arrive souvent d'attribuer des caractéristiques inventées à des personnes que je me mets alors à regarder comme des

personnages, et vice-versa. Je me tiens sur une frontière impalpable, comme une funambule, comme quand on s’amuse à des petits jeux superstitieux du genre « Si je réussis à marcher exactement le long de cette rangée de carreaux... »

Ce n’est pas seulement pour cela que j’aime écrire. Écrire est la tanière que je transporte partout. Quand je m’imagine dans une situation ou un endroit où je suis mal à l’aise ou bien paniquée, je pense que je pourrais toujours sortir mon petit cahier et me réfugier dans l’autre monde, et que là, je serais bien.

J’ai toujours écrit. Jusqu’à une certaine époque, des histoires d’amour, la plupart à l’eau de rose. J’aimais ça à l’époque et j’en retirais beaucoup de bien-être et de joie. Maintenant, ces textes me soulèvent le cœur, mais je les aime bien quand même, tout mielleux qu’ils soient, parce qu’à cette période, ils m’aidaient à me sentir bien dans ma tanière. Maintenant, j’écris encore des histoires d’amour. Mais sans mièvrerie et avec ironie. Avant, je n’arrivais à manier l’ironie que dans la vie réelle ; dans ma carrière d’élève, ma plus grande satisfaction n’était pas

de décrocher des bonnes notes, mais de faire rire mes camarades. Tandis que je n'écrivais que des histoires tristes et que je n'arrivais pas à imiter la vie, pitoyable et comique en même temps. Depuis quelques années, j'y arrive. J'en suis fière. Si un lecteur me dit qu'il a pleuré et ri en lisant une de mes histoires, je suis heureuse. Car c'est ainsi que je vois la vie, misérable et merveilleuse, et communiquer exactement ce que je sens, me comble.

Jusqu'à une date récente, j'écrivais pour moi. Pour fuir, mais aussi pour retenir et sauver de la mort et de l'oubli les personnes et les émotions. Et j'écrivais pour ceux que j'aimais. Comme je n'arrive jamais à me faire vraiment comprendre quand je parle, je sentais qu'à travers des personnages, je pouvais mieux m'expliquer. J'offrais des histoires à mes proches et je leur disais ainsi des choses que je n'aurais jamais réussi à leur dire de vive voix.

Mais quand mes histoires ont changé, qu'elles sont devenues moins mielleuses, mais de plus en plus comiques et pitoyables, alors j'ai remarqué que les personnes qui m'aiment se sont inquiétées et y ont cherché des traces de

ma vie réelle. Alors, je n'ai plus rien donné à lire à personne. Entre l'écriture et la publication, il s'écoule du temps et désormais, le danger que je me jette d'un balcon ou d'un puits, comme le font mes personnages, est passé. Mais j'imagine l'angoisse à la lecture du manuscrit.

Avant, j'écrivais des nouvelles, et maintenant des romans. De plus en plus courts. Car j'ai hâte d'arriver à la fin. J'écris comme je mange : j'avale à toute vitesse, et puis je regrette que mon assiette soit vide. Pareil pour les provisions dans le frigo. Mais je n'arrive pas à être patiente. J'aimerais énormément écrire patiemment un long roman.

Pour ce qui concerne la publication, ça s'est passé ainsi : j'ai lu dans « La Repubblica » un article sur une maison d'édition qui m'a tout de suite fascinée : Nottetempo. Dirigée par Ginevra Bompiani et Roberta Einaudi. Cette maison d'édition publiait des livres à lire la nuit, écrits en gros caractères, légers et de petit format, pour ne pas devoir chercher ses lunettes et pouvoir garder le volume posé sur sa poi-

trine dans le lit avant de s'endormir. Des livres profonds, mais aussi légers, aériens. Alors, j'en ai acheté et j'ai lu. Dans un tiroir, j'avais *Mentre dorme il pescecane** et j'ai eu l'idée de le leur envoyer. Plusieurs mois après, j'ai reçu un coup de téléphone d'une femme qui disait être Ginevra Bompiani et vouloir publier mon livre. Je lui ai demandé qui elle était vraiment et de bien vouloir cesser cette plaisanterie que je ne trouvais pas du tout amusante et même un peu méchante. Mais c'était vraiment Ginevra Bompiani. Mon bon ange. Voilà, *Mentre dorme il pescecane* a plu, et *Mal de pierres* aussi, et des éditeurs étrangers les ont traduits et publiés, et au fond, c'est un succès.

Ce qui me plaît dans ce succès, c'est que les lecteurs ont été touchés et amusés, que mes proches disent « D'accord, tu ne sais rien faire, mais cette histoire est belle », que les éditeurs ne regrettent pas d'avoir cru en moi, vu que, dans un premier temps, j'ai pensé qu'il leur manquait une case pour investir dans mes livres.

* *Mentre dorme il pescecane* (*Pendant que dort le requin*, inédit en français) est le premier roman de Milena Agus (Nottetempo, 2005). *Note de la Traductrice.*

En revanche, je n'aime pas me montrer, parler en public, me faire photographier ou interviewer. Après, j'éprouve du dégoût envers moi-même et je passe tête basse devant les miroirs pour ne pas me voir.

Je ressens de la gratitude pour ceux qui s'intéressent à moi, me questionnent, me photographient, je les aime bien, mais je m'enfuirais volontiers à toutes jambes avec mon petit cahier, droit dans le monde de l'imagination, pour enfin écrire.

Le succès m'est indifférent. Et l'argent aussi. Pour moi, voyager est une souffrance, j'angoisse et j'ai la nostalgie de chez moi. Je trouve cocasses les vêtements chers. Je trouve que les voitures, les yachts, vu l'état de notre planète, sont criminels. L'excès d'objets me donne une impression de pacotille. Mais l'argent qu'on gagne avec les droits d'auteur n'est pas une grosse somme au sens antipathique du terme, et il possède la magie des cadeaux surprise. Vous recevez un virement et vous avez l'impression que c'est Noël comme quand vous étiez

petit. Parce que ce n'est pas de l'argent pour lequel on a transpiré, comme celui qu'on gagne avec son travail réel. C'est un cadeau. Un cadeau raisonnable.

Tout le monde se demande si habiter en Sardaigne, être sarde, donne à l'écriture un caractère particulier, et lequel. D'après moi, cela confère un éloignement. La mer, qui nous sépare du continent, ou de la Terre ferme comme on disait autrefois, justement sépare. Il n'y a rien à faire. Et puis la Sardaigne est magnifique et garde, malgré les horribles villages de vacances et la cohue estivale, un caractère sauvage et mystérieux qui se reflète dans l'écriture, que ce soit celle des écrivains de l'intérieur, depuis Grazia Deledda jusqu'à Salvatore Niffoi, ou celle des écrivains des côtes ventées, lumineuses, face à la mer infinie. Comparer et affirmer que les uns ou les autres représentent la Sardaigne véritable n'a selon moi aucun sens. Elles sont véritables toutes les deux et, dans la diversité de leurs codes et de leur culture, pareillement fascinantes si l'écrivain

en saisit le sens profond. Et de toute façon, unies du point de vue de l'éloignement, commun, lui, à tous les Sardes. La Sardaigne île-grotte-tanière. La Sardaigne dont on éprouve le désir lancinant et où, quand on en est parti, on veut obstinément revenir.

Milena Agus
Cagliari, mars 2007